

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard ATHANASIADES

Montaigne et les autres.  
Un regard d'étonnement et d'acceptation

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1992, tome 88, p. 229-233

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

# Montaigne et les autres

## *Un regard d'étonnement et d'acceptation*

De la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492 à la mort de Montaigne le 13 septembre 1592, il y a exactement cent ans. Certes, on a plus célébré ou critiqué cette année le premier événement que le second. Et pourtant, c'est un peu le même esprit d'aventure et de curiosité qui anime, plus extérieurement, le conquistador gênois au service de l'Espagne et, plus intérieurement, l'humaniste éclairé des *Essais*.

Découvrir, voilà le maître mot de la Renaissance : pour retrouver ce qui a été oublié si longtemps, l'Antiquité gréco-romaine, cet âge d'or créateur de toute une civilisation ; pour aller vers l'inconnu, vers l'autre, vers l'étranger, afin de le rencontrer, de le comprendre, de le convertir, de le détruire aussi et souvent, ce fut l'entreprise des grands conquérants ; pour se connaître soi-même enfin, ainsi que l'homme à travers soi, et c'est la recherche de Montaigne.

Les *Essais* mettent l'accent principal sur l'étude de soi : "Mon opinion est qu'il faut se prêter à autrui et ne se donner qu'à soi-même"<sup>1</sup>. Cependant ils ouvrent aussi la voie à une enquête plus large sur le monde et à la connaissance des autres:

*"Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de la fréquentation du monde. (...) Ce grand monde, c'est le miroir où il nous faut regarder pour nous connaître de bon biais"*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Essais, III, 10.

<sup>2</sup> Essais, I, 26.

Montaigne se montre attentif au monde qui l'entoure, ne croyant pas lui-même qu'il n'est de sagesse et de vérité que les siennes. Il dénonce les excès du premier colonialisme espagnol:

*"Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passés au fil de l'épée, et la plus riche et belle partie du monde bouleversée pour la négociation des perles et du poivre<sup>3</sup>".*

Avant Fénelon, Montesquieu, Voltaire, Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, Montaigne loue l'état de nature et c'est à lui que l'on fait remonter parfois le mythe du bon sauvage en qui "sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés<sup>4</sup>". Comme à tout humaniste véritable et selon la formule de Térence, "rien de ce qui est humain ne lui est étranger", que ce soit d'ici ou d'ailleurs, et par là même l'étranger, qui est humain, lui devient propre. Bel exemple de lucidité et de tolérance envers les autres que l'attitude de Montaigne :

*"J'ai honte de voir nos hommes enivrés de cette sottise humeur de s'effrayer des formes contraires aux leurs : il leur semble être hors de leur élément quand ils sont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons et abominent les étrangers<sup>5</sup>".*

Montaigne considère "le commerce des hommes" comme nécessaire à l'apprentissage de la vie et "la visite des pays étrangers" comme indispensable "pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui<sup>6</sup>". Ceci est un élément essentiel de son "institution des enfants".

Par expérience, par essai, pourrait-on dire, il sait que "chaque usage a sa raison" et, où qu'il aille, son étonnement devient acceptation car, écrit-il, "il me semble que je n'ai rencontré guère de manières qui ne vailent les nôtres<sup>7</sup>".

<sup>3</sup> Essais, III, 6.

<sup>4</sup> Essais, I, 31.

<sup>5</sup> Essais, I, 26.

<sup>6</sup> Essais, I, 26.

<sup>7</sup> Essais, III, 9.

En juin 1580, peu après la parution de la première édition des *Essais*, Montaigne quitte son château et ses terres pour un grand voyage qui durera près de dix-huit mois, "par chemin buissonnier" à travers l'Europe : Paris, la Lorraine, le nord de la Suisse, l'Allemagne du Sud, puis, par le Tyrol, il gagne l'Italie où, après Vérone, Venise, Ferrare et Bologne, il atteint Florence. Enfin, il arrive à Rome, le centre du monde pour tout esprit renaissant, où il restera plusieurs mois. C'est en Italie d'ailleurs, à Lucques plus précisément, qu'il apprend que ces "Messieurs de Bordeaux" l'ont élu "maire de leur ville", ce qui va quelque peu accélérer son retour en France par Sienne, Pise, Pavie, Milan et Turin.

Montaigne voyage pour se soigner, il séjourne dans des villes d'eaux fameuses, Plombières, Baden et Lucques surtout. Il voyage aussi pour son plaisir — il aime le dépaysement — et pour son instruction. Il sait parfaitement que le grand livre du monde complète les ouvrages innombrables de sa "bibliothèque", que la fréquentation des gens éloignés vaut bien celle de ses proches. Montaigne dit les bienfaits du voyage pour le corps et pour l'esprit :

*"Le voyager me semble un exercice profitable. L'âme y a une continuelle exercitation à remarquer les choses inconnues et nouvelles ; et je ne sache point meilleure école, comme j'ai dit souvent, à former la vie, que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances, et lui faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature <sup>7</sup>".*

A côté des *Essais*, le *Journal de voyage* de Montaigne accentue et affine encore la curiosité du regard de ce voyageur émerveillé. Le texte en fut dicté, dans sa première partie, à un domestique-secrétaire dont la vision perspicace et amusée, par un jeu subtil de mimétisme et de miroir, double celle de son maître. La suite fut écrite par Montaigne lui-même qui ne destinait pourtant pas ce "Journal" à la publication. Le manuscrit, retrouvé par hasard dans un vieux coffre au château de Montaigne en 1770, a fait l'objet d'une première édition en 1774. Il a été malheureusement perdu par la suite et il n'en reste que des copies sur lesquelles sont fondées les éditions successives. Autre surprise : durant quelques dizaines de pages, Montaigne écrit son récit en italien, comme pour s'approcher davantage du pays où il se trouve et s'y incorporer : "Assaggiamo di parlar un poco questa altra lingua".

En voyage, Montaigne prend plaisir à observer. "Cette humeur avide des choses nouvelles et inconnues aide bien à nourrir en moi le désir de voyager <sup>7</sup>". Coutumes, vêtements, habitations, ameublement, cuisine, langage, tout attire son attention et stimule sa curiosité. Étonné, jamais rebuté, ni par les trop petites serviettes de table des Suisses, ni par tel plat inattendu mais savoureux d'Allemagne, ni par une insolite cérémonie romaine. Devant lui, se joue un spectacle permanent et coloré, où décor, personnages et action se renouvellent constamment pour son plus grand agrément.

Il admire l'architecture de la petite ville suisse de Baden :

*"La ville est petite et très belle comme elles sont quasi toutes dans cette contrée. Car outre ce qu'ils font leurs rues plus larges et plus ouvertes que les nôtres, les places plus amples et tant de fenestragés richement vitrés partout, ils ont telle coutume de peindre quasi toutes les maisons par le dehors et les chargent de devises qui rendent un très plaisant prospect <sup>8</sup>".*

La Toscane l'a particulièrement séduit : au son du luth la danse des bergères "ayant l'Arioste dans la mémoire", le jeu des comédiens des rues, tout un monde de musique légère et de gaieté: "Alla verità è belle cosa, e rara a noi altri Francesi, di veder queste contadine tanto garbate vestite da signore ballar tanto bene <sup>8</sup>". (En vérité c'est une belle chose, et rare pour nous autres Français, de voir ces paysannes si gracieuses, vêtues comme des dames, danser aussi bien.)

A Rome, l'humaniste Montaigne est attiré bien évidemment par la Bibliothèque du Vatican; il y retrouve ce "commerce des livres" dont il parle dans les *Essais*, livres à lire bien sûr, mais aussi livres à voir, à sentir, à tâter de la main:

*"Il y a des Actes des apôtres écrits en très belle lettre d'or grecque, aussi vive et récente que si c'était aujourd'hui. Cette lettre est massive et a un corps solide et élevé sur le papier, de façon que, si vous passez la main par-dessus, vous y sentez de l'épaisseur. Je crois que nous avons perdu l'usage de cette écriture <sup>8</sup>".*

<sup>8</sup> Journal de voyage.

Mais il est tout autant intéressé, amusé, touché par une procession religieuse solennelle, par un prêche de carême ou par le regard profond et mystérieux d'une belle Romaine à sa fenêtre.

Quand il voyage, Montaigne désire "essayer tout à fait la diversité des moeurs et des façons"; il tient à se faire servir "à la mode de chaque pays". La première qualité du voyageur, pense-t-il, n'est pas de trouver ce qu'il cherche, mais bien plutôt de goûter ce qu'il trouve. Jamais il ne se replie sur lui-même ; au contraire, il s'ouvre au grand ou petit théâtre du monde, et la vie des autres se confond avec la sienne. Ce qu'il aime, c'est la variété, mais il ne la ressentira nulle part comme un obstacle à la compréhension et à l'agrément, car elle est le signe de la richesse d'un monde sans refus ni exclusion. Attentif aux innombrables nuances des sociétés humaines, il se plaît à élargir sa vision de l'homme tout à la fois un et multiple.

Socrate — l'anecdote est reprise par Montaigne dans les *Essais* — à qui on demandait d'où il était, ne répondit pas "d'Athènes", mais "du monde". Il y a là un message d'universalité que l'humanisme de la Renaissance a retrouvé. Dans l'ultime chapitre des *Essais*, intitulé de manière significative "De l'expérience", Montaigne redit cette dimension universelle de l'homme, au-delà de toutes les différences, tous les rejets, toutes les séparations, et dans l'harmonie reconquise :

*"Il n'est rien si beau et légitime que de faire bien l'homme et dûment".*

Bernard Athanasiadès